

Andrei
Makine
Cette France
qu'on oublie
d'aimer

Café Voltaire
Flammarion

Cette France
qu'on oublie d'aimer

DU MÊME AUTEUR

- La Femme qui attendait*, Seuil, 2004 ; « Points », Seuil, 2005.
- La Terre et le ciel de Jacques Dorme*, Mercure de France, 2003 ; « Folio », Gallimard, 2004.
- Saint-Pétersbourg*, Chêne, 2002.
- La Musique d'une vie*, Seuil, 2001 ; « Points », Seuil, 2002.
- Requiem pour l'Est*, Mercure de France, 2000 ; « Folio », Gallimard, 2001.
- Le Crime d'Olga Arbélina*, Mercure de France, 1998 ; « Folio », Gallimard, 2000.
- Le Testament français*, Mercure de France, 1995 ; « Folio », Gallimard, 1997.
- Au temps du fleuve Amour*, Félin, 1994 ; « Folio », Gallimard, 1996.
- Confession d'un porte-drapeau déchu*, Belfond, 1992 ; « Folio », Gallimard, 1996.
- La Fille d'un héros de l'Union soviétique*, R. Laffont, 1990 ; « Folio », Gallimard, 1996.

Andrei MAKINE

Cette France
qu'on oublie d'aimer

Café Voltaire

Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2006.
ISBN : 978-2-0806-8986-3

À Marie-Pierre Daninos.

Le pays de De Gaulle fut mis en miettes,
le nouveau pays lui ravit la place et annonça
que, désormais, il répondrait à l'appellation
inédite de Mini-France.

Romain GARY

À mon Général : adieu, avec amour et colère

À chaque pas, nous retrouvons la France,
tout entière. Elle est tellement mêlée aux noms
de Vétheuil, des Andelys, de Rouen,
de Jumièges, que rien qu'à les redire, ces noms
merveilleux, on sent se confirmer l'espoir des
jours meilleurs et la foi dans ce quelque chose
d'indestructible qui est la France.

Julien GREEN

Paris

I

CERTAINES IDÉES DE LA FRANCE

LES ENFANTS DU PAYS

L'énigme de ce léger relief en creux qui trace une courbe sur les vieilles dalles. Et pas un Français en vue qui pourrait me renseigner. L'église est petite, parfaitement déserte. La torpeur d'un après-midi d'août au milieu des étendues ensoleillées aux environs de Luçon et, soudain, ce répit. Derrière la porte basse, un intérieur sombre, un autel modeste, le sentiment d'une présence désarmée que m'inspirent toujours ces églises humbles, à l'écart des itinéraires fréquentés. L'ombre, la fraîcheur, de larges dalles dont la patine dorée est recouverte d'une multitude de stries. Et là, cette courbe, on dirait un sentier délicatement creusé dans la pierre. Un rayon qui perce à travers un vitrail noirci souligne ce dénivellement. Il m'est déjà arrivé de remarquer ces

dalles déformées dans certaines églises sans jamais en deviner la raison. Je m'accroupis, touche le grain de la pierre usée...

Et tout à coup, je comprends que cette courbe légèrement enfoncée dans les dalles marque, « tout bonnement », la direction que suivaient les fidèles : de l'entrée ils allaient vers la grande vasque, à présent sèche, du bénitier. La trace de leurs pas, depuis des siècles. La pierre sous mes doigts me paraît vivante. Mon émotion n'a rien de religieux. Je suis né et j'ai grandi dans un pays qui exaltait le rejet des croyances et le mépris tout particulier pour le catholicisme. Non, ce que je ressens est bien plus irréfléchi. Une intense communion, à travers les âges, avec les êtres dont la vie m'est proche grâce à cet unique instant : un jour lointain, ils poussèrent la porte, marquèrent leurs pas sur le dallage... Deuils, joies, naissances, guerres, famines, exils et retours, peines et espérance, ces vies françaises que depuis mon enfance je cherche à comprendre.

Encore un secret, cette grande plaque de marbre dans une autre église, sur les mêmes terres vendéennes. Qui étaient ce Louis et ce Jules Arnaud ? Deux frères ? Ou bien un père et un fils ? Auguste et Pierre Boisson ? Joseph et Lucien Clerteau ? Sur le marbre, leurs noms

sont précédés de la mention suivante : « La paroisse de Sainte-Radegonde de Jard à ses enfants morts pour la France, 1914-1918. »

Une inscription semblable à celles que portent tous les monuments aux morts. J'ai souvent lu ces noms d'inconnus et tenté d'imaginer la vie de ceux qui les avaient portés. Cette fois, je remarque qu'il y a, sur la liste des soldats, deux membres d'une même famille, oui, deux frères sans doute. L'énumération par ordre alphabétique se lit soudain comme une confidence, un aveu de douleur, un souvenir pieusement gardé et que désormais je partage. Alexandre et Eugène Jouin... Jamais encore l'expression « morts pour la France » ne m'a paru aussi grave, aussi juste. Ce n'est plus la silhouette désincarnée d'un conscrit, ni l'ombre d'un appelé, c'est l'intimité d'une famille française, l'essence des heures tragiques qu'elle a vécues. Eugène et Raoul Maillet...

LA VÉRITÉ DES LÉGENDES

Les noms des soldats tombés évoquent pour moi cette France lointaine et mystérieuse que je rêvais, enfant, en déchiffrant les pages odorantes des vieux volumes.

*Ainsi mourut pour les trois fleurs de lis,
sur les bords de la Meuse, et quasi aussi
gueux d'argent que lorsqu'il s'en était venu
tout jeune à Paris, l'un des plus purs et des
plus beaux soldats de la vieille France...*

*Nous sommes quatre gentilshommes de la
Guienne qui combattons en lice contre
tous allants et venants de la France : moi,
Sansac, Montalembert et la Châtaigneraie...
Tout est perdu fors l'honneur...*

Mythes héroïques d'une France légendaire ?
Fictions hagiographiques ? Images d'Épinal ?

Refus d'accepter la « vraie » Histoire qui se cache derrière ces enluminures de la gloire nationale ? Les carnages des guerres, les dessous meurtriers des victoires... Combien de Chemins des Dames pour un seul défilé sur les Champs-Élysées ?

Et pourtant ces « quatre gentilshommes de la Guienne » me paraissent plus vrais que toutes les gloses savantes. Aussi vrais que l'existence d'Alphonse et de Frédéric Prouteau, morts pour la France et dont les noms sont inscrits dans la petite église de Jard. Oui, aussi vrais que la vie imaginée de leur mère qui les attendait dans l'une de ces maisons basses battues par les vents de l'océan, puis n'attendait plus, venant se recueillir sous l'humble nef de Sainte-Radegonde. Aussi vrais – jusqu'à l'invraisemblable – que le panache de cet autre enfant du pays, ce chef d'armées vêtu d'un simple manteau de soldat et qu'on prétend être enterré debout. Le Tigre, le fougueux Clemenceau. Une figure pour l'iconostase des grands hommes ? Ou plutôt un écho vivace des longs siècles de chevalerie ?

Je quitte à regret la fraîcheur de Sainte-Radegonde. Dehors, le bruit et la puanteur du nœud coulant d'un embouteillage qui se resserre autour de l'église, des visages hargneux,

l'abrutissant cognement de la techno, des chauffeurs qui se défient, et plus loin, dans la rue du village, l'extrême laideur de la foule engourdie par la chaleur, par la promiscuité recherchée, le vacarme. Et cette terre où, dans un tombeau, veille un soldat au garde-à-vous, ces anciens champs et pâturages qui disparaissent sous la carapace hideuse des maisons de vacances, toutes pareilles dans leur médiocrité rose-beige de constructions sans âme. De longs siècles de chevalerie pour en arriver là ?

L'inévitable syndrome qui frappe tout étranger épris de la France : pays rêvé, pays présent. Ne vaudrait-il pas mieux fermer les yeux sur l'envahissante laideur d'aujourd'hui ?

Je reprends la route en pensant à ces paroles que Bernanos écrivait en 1939, loin de Paris : « L'histoire de mon pays a été faite par des gens qui croyaient à la vocation surnaturelle de la France... » Le paradoxe n'est qu'apparent : pour bâtir une « nature » nationale, pensait-il, on doit la sublimer, sinon tout retombe dans la petitesse matérialiste d'une « civilisation d'estomacs heureux ». Pour avoir un vécu digne de l'Histoire, un pays doit le transcender dans un défi méta-historique de l'esprit. Clemenceau a été remplacé, à la présidence de

la République, par M. Deschanel qui a eu, un jour, le charmant caprice de quitter son train en pyjama. Ainsi va l'histoire. Tandis qu'au château du Colombier veille toujours un soldat dressé dans sa tombe. Ainsi œuvre l'esprit.

l'élargissement de l'Europe, la nervosité des sondages – n'est qu'une aimable foutaise du moment où l'être humain est oublié.

J'ai retrouvé tout à l'heure la liste des noms qui sont inscrits sur le mur de la petite église de Sainte-Radegonde, à Jard. Ces soldats tombés pour la France, souvent deux membres d'une même famille : Louis et Jules Arnaud, Joseph et Lucien Clerteau... Je connaissais tous leurs noms par cœur. Sauf ces quatre soldats-là :

Ariste Petitgas
Ferdinand Petitgas
Henri Petitgas
Théodore Petitgas

Ces quatre frères morts pour la France...

En parlant de Français comme eux, de Gaulle disait : « Maintenant que la bassesse déferle, ils regardent le Ciel sans blêmir et la Terre sans rougir. »

C'est ce pays-là qu'il vous faudra savoir aimer et défendre, M. le futur Président.

La France.

N° d'édition : L.01ELJNFF8986.N001
Dépôt légal : mars 2006